

autrefois en un siècle. C'est que le Canada a bien évolué depuis les années 50.

Je ne pense pas que ce soit par pur esprit de rétrospection que je me remémore l'année du couronnement de Sa Majesté; nous vivions alors dans un monde bien moins complexe. Tout d'abord, les pays industrialisés commençaient à peine à se remettre des efforts concertés qu'avait exigés la Seconde guerre mondiale et les poussées indépendantistes dans les pays du tiers monde en étaient à leurs premiers balbutiements.

Au Canada, la situation évoluait rapidement à cette époque caractérisée par une communauté d'objectifs et un certain optimisme face à l'avenir. L'ère de l'abondance approchait et notre niveau de vie s'améliorait sûrement et rapidement. Un nombre croissant de parents pouvaient se permettre d'envoyer leurs enfants à l'université, la science et la technique progressaient, tout semblait possible, et on avait à peine le temps de méditer sur les répercussions de la croissance. Nous étions persuadés de finir par devenir la société la plus moderne et la plus riche qui ait existé de mémoire d'homme. Maintenant, c'est peut-être le moment d'admettre en toute humilité que nous ne sommes pas parvenus à éviter les écueils.

● (1420)

C'est une expérience renversante pour l'individu, surtout dans la société post-industrielle. L'ère du «village planétaire» de McLuhan est arrivée et ce village est trop grand. Le citoyen se sent perdu dans cette communauté trop vaste et il commence à organiser des «pâtés de maisons» et des «villages» communautaires. Même à la campagne où on a peut-être un sens communautaire plus aigu, les gens ont l'impression d'être coupés et ignorés de ceux qui prennent les décisions qui le touchent personnellement. Des communautés sociales, politiques et même spirituelles plus petites semblent plus intéressantes. Les gens se replient sur eux-mêmes. Même les étudiants se désintéressent peu à peu des grandes causes des années 60 pour faire des expériences personnelles et introspectives. Les gens rejettent les grands ensembles et l'isolement. Des circonstances sur lesquelles les individus n'avaient aucune prise ont engendré un sentiment de frustration. Nous voulons, comme disait Martin Luther King, «être quelqu'un».

Les manifestations démographiques de ce phénomène de l'individualisme s'appelle le régionalisme, cet état d'esprit quiresse les provinces les unes contre les autres et qui nous fait insister sur nos différences pour justifier notre identité au lieu de considérer que tous ces éléments sont partie intégrante d'une entité plus grande et plus valorisante. C'est ce même régionalisme qui pousse les Basques d'Espagne, les Bretons de France, les Écossais et les Gallois à lutter pour leur indépendance propre au lieu d'une indépendance commune au sein d'un plus grand pays.

Pour ce qui est du régionalisme canadien qui grignote la fibre de la nation, c'est, sous bien des rapports, une réaction mesquine devant les complexités d'un village planétaire qui nous apparaissent tous les jours dans nos foyers d'une façon beaucoup trop réaliste et beaucoup trop vivante pour qu'on puisse les confondre avec des nouvelles venant de quelque région touchée. Ce même individualisme est une réaction vis-à-vis de la multiplication de causes qui nous sollicitent. A mesure que nous devenons plus instruits, que s'étendent les réseaux de communication et que nous prenons une conscience

[Le sénateur Frith.]

accrue du monde entier, nous ressentons les pressions qu'exercent sur nous les appels à notre attention: attention sur le Vietnam, les phoques, l'Afrique du Sud, les éléphants, la démocratie en Inde, les forages pétroliers dans la mer de Beaufort, le FLP, l'oie des neiges du Canada, Israël, les léopards, la sécheresse, les droits territoriaux des Indiens, les tremblements de terre au Guatemala, les écoles françaises dans le comté d'Essex, la pollution chimique à Dryden, à la Baie James et dans les océans du globe, le français dans le ciel, la liberté en Ouganda—toutes causes qui méritent notre attention et qui sont d'une criante actualité.

Bien sûr, c'est l'intérêt que nous portons à ces causes ou à notre prochain qui déclenche toutes les réformes sociales; mais l'homme se doit vraiment de s'intéresser aussi à lui-même. Voici ce que disait Louis Pauwels à cet égard:

[Français]

Il y a quelque chose de plus important et de plus fondamental que l'ordre social rêvé, c'est l'ordre intérieur vécu, il n'y a rien, mais rien, qui soit plus précieux pour l'homme que son ordre intérieur.

[Traduction]

Comment réaliser l'équilibre? Comme le disait le sénateur Lamontagne, comment réaliser «l'équilibre entre la liberté et le consensus»? Nous avons tenté de trouver des solutions dans la confrontation—la synthèse des oppositions: patronat contre syndicat, gouvernement contre gouvernement, autochtones contre Blancs, agriculteurs contre consommateurs, pêcheurs contre transformateurs—mais cela n'a pas marché. Après plus de deux décennies de confrontation et de protestations, peut-être sommes-nous prêts à découvrir la valeur et les avantages de la coopération, et à passer de l'opposition «nous» et «eux» à «nous» tout simplement.

Et nous qui ne participons à aucun mouvement et qui pestons contre ce «qu'ils nous font»—gouvernants, syndicats, hommes d'affaires ou autres, ne pouvons-nous au moins faire quelque chose d'utile et de satisfaisant? La plupart des gens pensent qu'ils ne peuvent prendre part à la vie politique, et qu'ils ne peuvent rien changer à la manière dont leur vie est influencée par les grosses sociétés, les gros syndicats et toute la machine gouvernementale; et c'est ce même sentiment d'impuissance qui a amené l'un des mouvements les plus importants et les plus authentiques d'Amérique du Nord, le mouvement populaire qui s'est fait jour à la fin du XIX^e siècle, aux États-Unis. Dans un ouvrage récent de Lawrence Goodwin, *Democratic Promise: The Populist Moment in America*, l'auteur décrit et analyse ce mouvement populaire et parle du besoin qu'avaient les gens d'exercer le pouvoir sous une forme démocratique. Le mouvement était donc une manifestation de cette volonté populaire qui est capable de mobiliser forces et énergie et de trouver des solutions qui répondent vraiment aux sentiments de la masse qui constituent la sève d'une collectivité ou d'une nation.

D'après des sondages sur ce sujet, les répondants estiment que le simple citoyen a peu d'influence ou aucune sur l'avenir du pays, que le monde des affaires exerce une grande influence et que même le premier ministre a moins d'influence que les magnats du jour. Mais faut-il qu'il en soit ainsi? Platon a dit que le meilleur agent d'unification est l'ennemi commun.